Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

C. O. V. — Spicilegium hymnorum et sequentiarum[1]

Il serait difficile d'exagérer l'influence que les hymnes d'Eglise ont exercé sur le développement de la foi et de la vie chrétiennes. Leur origine remonte aux premiers jours du christianisme. Saint Paul en parle à plusieurs reprises (1 Cor. XIV, 26; Eph. V, 19; Col. III, 16.), et plus d'un passage de ses épîtres est considéré avec vraisemblance par beaucoup d'interprètes comme renfermant une citation plus ou moins textuelle de quelque cantique chrétien bien connu de ses lecteurs (notamment 1 Tim. III, 16.) On ne peut que regretter la perte de ces chants religieux que l'apôtre des Gentils aimait et recommandait, et où la pureté de la doctrine égalait sans doute la ferveur des sentiments et la simplicité du langage. Parmi les plus anciens cantiques qui nous aient été conservés, il en est qui se rapprochent de ce qu'a dû être le type primitif, comme le *Ter sanctus*, le *Gloria Deo in excelsis* et le *Te Deum;* d'autres s'en écartent sensiblement, comme l'*hymne au Christ rédempteur* attribuée à Clément d'Alexandrie, où les souvenirs de Platon s'allient aux images bibliques. Toutefois, d'une manière générale, pour autant que nous connaissons ces respectables monuments de la piété des premiers chrétiens, ils rendent

[1] *Spicilegium hymnorum et sequentiarum Ecclesiæ latinæ collegit notulis illustravit C, O. V.* — Lausannæ MDCCCLXXX. — (Pars prior : Hymni antiqui, pag. 7-29. Pars posterior : Sequentiæ medii ævi, pag. 33-69).

un abondant témoignage de leur foi aux doctrines que nous appelons évangéliques, telles que la divinité de Jésus-Christ[1] ; la rédemption par son sacrifice, le don et l'œuvre du Saint-Esprit ; mais les traces des erreurs qui de si bonne heure prévalurent dans l'Eglise n'y sont ni très sensibles ni très fréquentes. Témoin ce *Te Deum*[2] que l'Eglise anglicane a inséré dans sa liturgie et qu'aucune Eglise protestante évangélique ne se ferait scrupule de s'approprier aussi. Il contient dans un magnifique langage une confession de foi aussi pure que complète, et on est heureux de penser que durant ces siècles de ténèbres où la superstition foisonnait, où la lumière était sous le boisseau, où si peu de gens connaissaient et lisaient les Ecritures, de semblables cantiques n'ont pas cessé de prêcher l'Evangile aux multitudes. Encore aujourd'hui la plus sublime des hymnes que chante l'Eglise romaine, le *Dies iræ*, contient une sentence toute protestante. Le Christ y est invoqué en ces termes : *Qui salvandos salvas gratis.*

On voit quel intérêt abondant et varié, religieux, historique, littéraire, dogmatique, polémique même, offre l'étude des hymnes d'Eglise. Ajoutons qu'elle est propre à éveiller et à nourrir dans les âmes ce large et bienfaisant sentiment d'unité et de solidarité avec l'Eglise fidèle de tous les âges qui n'est pas, avouons-le, le côté le plus développé de notre piété protestante. Trop souvent en effet nous raisonnons et nous nous exprimons comme si le fil de la tradition chrétienne avait été complètement rompu à la fin du premier siècle pour être ravivé au seizième, et comme si tout l'intervalle n'avait pour nous qu'un intérêt médiocre ou principalement négatif. Les élèves de la Faculté de théologie libre de Lausanne trouveront un antidote contre cette tendance quelque peu radicale et iconoclaste dans le recueil d'hymnes latines composé tout spécialement à leur intention par un savant professeur dont nous croyons pouvoir sans indiscrétion lire le nom sous les initiales C. O. V.

[1] On sait que les fameuses lettres de Pline le Jeune à Trajan constatent que les chrétiens de son temps, à la fin du premier siècle, « chantaient des hymnes au Christ comme à un dieu. »

[2] Dans le recueil que nous annonçons, il porte le titre : *Jubila hominum et angelorum.* (I, 12.)

Sans doute, tout n'est pas également digne d'éloge dans ces vieux cantiques ; sans revenir sur les erreurs de fond, la forme est souvent bizarre ; le latin paraît à demi barbare comparé à celui de l'époque classique ; la rime, peu conforme au génie propre de la poésie latine, prévaut de plus en plus sur l'ancien rythme du vers ; les rapprochements forcés et de mauvais goût ne sont pas rares. Ainsi l'une des premières pièces du recueil (I, 2) est une *hymne matinale* de saint Ambroise, qui renferme de bien étranges hyperboles ; il y est surtout question du chant du coq qui est appelé *nocturna lux viantibus, a nocte noctem segregans*, et le poète ajoute qu'à ce chant le nautonier reprend courage et les flots s'apaisent ! Mais ailleurs la vérité et la puissance de l'inspiration religieuse éclatent dans l'imperfection du langage et nous remuent profondément. Quel ardent amour pour Jésus-Christ (ce sont des cantiques du moyen âge que nous citons) dans l'hymne de Bonaventure *De sancta cruce* (II, 3) et dans l'hymne *De Passione Domini* (II, 4), attribuée à Bernard de Clairvaux que P. Gerhardt, a reproduite avec plus de sobriété, mais non avec plus de tendresse dans son célèbre cantique : *O Haupt voll Blut und Wunden*[1] ?

In hac tua passione
Me agnosce, pastor bone,
Cujus sumpsi mel ex ore,
Haustum lactis ex dulcore
Præ omnibus deliciis.
Non me reum asperneris,
Nec indignum dedigneris,
Morte tibi jam vicina
Tuum caput hic inclina,
In meis pausa brachiis.

Quel sentiment de l'impuissance naturelle de l'homme au bien, et quelle soif des grâces du Saint-Esprit, dans ces vers du cantique *De Sancto spiritu*, attribué à Robert Ier roi de France (II, 8) :

O lux beatissima,
Reple cordis intima
Tuorum fidelium !
Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

[1] En français : « Roi couvert de blessures, » etc.

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium,
Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.

Enfin les fameuses strophes de Malherbe et de Corneille (dans Polyeucte) sur la fragilité des biens de ce monde, ne font guère que traduire, sans en égaler l'énergie et la concision, l'hymne *De mundi vanitate* (II, 11), où nous lisons :

Cur mundus militat sub vana gloria,
Cujus prosperitas est transitoria?
Tam cito labitur ejus potentia
Quam vasa figuli, quœ sunt fragilia.

O esca vermium, o massa pulveris,
O ros, o vanitas, cur sic extolleris?
Ignoras penitus utrum cras vixeris;
Benefac omnibus, quamdiu poteris!...

Nil tuum dixeris quod potes perdere!
Quod mundus tribuit, intendit rapere.
Superna cogita! cor sit in æthere!
Felix, qui poterit mundum contemnere!

Supposons le présent recueil complété et enrichi, soit par l'insertion d'autres hymnes latines non moins dignes d'y figurer, soit par l'addition d'un certain nombre d'hymnes grecques, fournissant le sujet d'une comparaison instructive entre les Eglises de l'orient et celles de l'occident; que l'auteur y joigne, partout où cela est nécessaire, des notes explicatives et des traductions (il y a un ou deux passages que nous ne sommes pas sûrs d'avoir compris), de courtes notices biographiques sur les auteurs des cantiques, des renseignements et des réflexions d'un caractère général sur l'histoire de l'hymne d'Eglise, il fera un livre fort intéressant non seulement pour les pasteurs et les étudiants en théologie, mais pour le public religieux en général. Ce livre existe en anglais; il est dû à une plume féminine, celle de l'ingénieux auteur de *la Famille de Schœnberg-Cotta;* il a été traduit en allemand [1], mais non en français, que nous sachions. Nous préférerions à une simple traduction une œuvre originale, non moins vivante que l'ouvrage anglais, mais d'un caractère scientifique plus marqué.

[1] Nous avons sous les yeux la traduction allemande, intitulée : *Die Stimmen des christlichen Lebens im Liede.* Bâle, 1868.

M. le professeur C. O. V. semble être tout particulièrement préparé par ses études pour nous la donner.

C. E. BABUT

ALEXANDRE LOMBARD. — JEAN-LOUIS PASCHALE OU LES MARTYRS DE CALABRE [1].

« Il m'a paru, dit le vénérable auteur, que dans un moment où le scepticisme et l'incrédulité portent le trouble dans tant d'âmes et tendent à détrôner les vérités qui ont soutenu et dirigé nos pères au temps de la Réformation, il pouvait être utile d'exposer à nouveau les luttes victorieuses de ces humbles martyrs de la Calabre et de leurs pasteurs. »

A la fin du XIIe siècle il y avait un grand nombre de Cathares (puritains) en Calabre, qui s'entendaient plus ou moins avec l'évêque Joachim de Flore, mort en 1202, lequel attendait une troisième époque de l'Eglise, celle du Saint-Esprit. Leurs missionnaires, partis des monastères situés aux confins de la Thrace, paraissent dès le Xe siècle avoir traversé et évangélisé la Calabre dans leurs expéditions vers l'Occident. Voir l'ouvrage du même auteur intitulé *Pauliciens, Bulgares et Bonshommes en Orient et en Occident*, Genève 1879, analysé dans ce Compte rendu.

Par leur attachement aux fragments qu'ils possédaient des saints livres, ils préparaient un retour à la pureté primitive des doctrines évangéliques et aplanissaient les voies de la Réforme en Occident. S'éclairant peu à peu à ce foyer de lumière, les éléments dualistes qu'ils avaient apportés avec eux de l'Orient se purifièrent. Les Patarins de Lombardie et les Vaudois affluèrent dans les Calabres. Des colons d'Outremont y bâtirent de 1265 à 1273 la ville dite La Guardia. Vers 1315 des Vaudois s'établirent sur les terres des marquis de Montalto et de Fuscaldo près de Cosenza et en Pouille. Les barbes ou pasteurs des Vaudois les visitaient tous les deux ans. Ils faisaient instruire leurs enfants par certains maîtres d'école inconnus auxquels ils rendaient beaucoup plus d'honneur

[1] *Jean-Louis Paschale ou les martyrs de Calabre*, par Alexandre Lombard. 2e édition revue et augmentée. — Genève, Bâle et Paris, 1881.

qu'aux curés, ne leur payant aucune chose que la dîme. Les instructions d'Ecolampade du 13 et 15 octobre 1530 furent reçues aussi en Calabre dont les églises se firent représenter au synode du Val d'Angrogne, le 12 septembre 1532. Plusieurs familles s'enfuirent de là à Genève. La communauté italienne qui s'y forma envoya en Sicile et en Calabre comme prédicateurs Jacques Bonello et Jean-Louis Paschale, tous les deux du Piémont.

Ce dernier, après des études faites à Genève, y avait publié en 1555, une édition franco-italienne du N. T. et quelques traités religieux, puis continué ses études de théologie à Lausanne auprès de Viret et de Théodore de Bèze.

Bien que nouvellement marié, il n'hésita pas à accepter la mission dangereuse qui lui était confiée. Paschale prêcha ouvertement l'Evangile en Calabre.

L'inquisition ressuscita le crime, si commun dans les procès d'hérésie, de mœurs infâmes et d'assemblées nocturnes immorales, et gagna les seigneurs qui jusqu'alors avaient protégé les Vaudois. Paschale fut mandé auprès du marquis de Fuscaldo. Il se rendit à son injonction, accompagné des anciens du troupeau. Séparé des siens, il fut immédiatement jeté en prison.

Ses coreligionnaires se livrèrent eux-mêmes à leurs persécuteurs, avec le calme d'une bonne conscience. Ils étaient 86, tous de la cité de Guardia et furent écorchés tout vifs, puis fendus en deux parts ; les femmes, comme instruments du diable, jetées au feu. Tous les vieillards finirent, d'après les inquisiteurs mêmes, avec un calme imperturbable. Les tortures, encouragées par les inquisiteurs, égalèrent, si elles ne dépassèrent, celles qu'avait inventées la sombre imagination des empereurs païens. « Deux mille personnes ont été exécutées, écrivait le correspondant du duc d'Urbino, 1600 attendent dans les cachots leur condamnation. »

Quelques-uns apostasièrent, d'autres parvinrent à s'enfuir en Piémont et à Genève. Le ministre Négrin mourut de faim dans les prisons de Cosenza, Bonnello souffrit le martyre à Messine en 1560, cinq des anciens furent brûlés vifs sur la place de Cosenza ; on les consuma peu à peu.

Paschale ne cessait de louer Dieu, même dans les cachots les plus

horribles dans lesquels on le retenait pour lasser sa patience. Le 15 avril 1560 on le conduisit à Naples avec 22 galériens, de là à Rome où il dut arriver le 15 mai. Son frère Barthelémy lui offrit de partager ses biens avec lui, s'il voulait rentrer dans le giron de Rome, il évoqua les souvenirs d'une mère chérie, de sa tendre épouse. Ce fut en vain. Il dit : « Dieu me donne une telle force que jamais je ne me départirai de lui. » Le 16 septembre 1560, il fut étranglé, puis brûlé en présence du pape Pie IV. « Il mourut, écrivit son frère, avec une constance et une joie merveilleuses. »

E. DE M.

CONFÉRENCES SCIENTIFIQUES POPULAIRES ET QUESTIONS DU JOUR[1].

Plus qu'ailleurs peut-être, l'institution des conférences publiques a pris en Allemagne, dans un temps relativement fort court, un immense développement. Pas de ville, je ne dis pas de second, mais de troisième ordre, où la culture intellectuelle a atteint un certain niveau, qui n'ait en hiver son cycle de conférences. Ces conférences destinées à populariser les résultats de la science ou à éclaircir les questions dites *actuelles*, questions politiques, sociales, religieuses, paraissent répondre à un besoin réel et croissant. Elles ont certainement leur utilité et exercent une influence qu'il est impossible de méconnaître.

De ces conférences publiques est née toute une littérature qui formera bientôt une véritable bibliothèque. Ce qui fait le succès de ces brochures, c'est d'abord qu'elles sont peu volumineuses et ensuite qu'elles se lisent facilement. Les soins donnés à la forme, la clarté, parfois même l'élégance du style, voilà, en effet, un des caractères, et non le moins remarquable, de ce genre de productions. Sous la plume des conférenciers, la science s'est humanisée. Elle a appris à revêtir des qualités littéraires qui lui ont fait trop habituellement défaut chez nos voisins de langue allemande.

Mais ce n'est pas de cette littérature en général, ni de sa valeur littéraire, que nous voulons parler ici. Nous avons en vue

[1] Recueils divers publiés en Allemagne et dans la Suisse allemande.

un certain nombre de recueils de conférences en cours de publication qui sont de nature à nous intéresser sous le rapport théologique et philosophique. La publication de ces séries de brochures et l'accueil qu'elles rencontrent dans le public sont vraiment un signe des temps. Elles représentent différents courants d'idées, des tendances distinctes, en partie opposées. Les préoccupations de notre époque, les faits et les doctrines qui la dominent s'y reflètent de bien des manières et par bien des côtés divers. Tout, dans ces opuscules, n'est pas d'une égale valeur, tant s'en faut; mais dans le nombre il en est de fort instructifs. Plusieurs, en raison de leurs solides qualités, de la somme de travail et de savoir qui s'y trouve condensée, méritent mieux qu'une lecture rapide et à moitié distraite. On verra d'ailleurs que parmi leurs auteurs figurent des savants dont la réputation est depuis longtemps faite et qui jouissent, même au delà des limites de leur pays, d'une juste notoriété.

I

La première publication de ce genre dont nous ayons à parler date déjà de 1866 et vient d'arriver à sa 371e livraison, chaque livraison comprenant dans la règle une conférence. C'est la

COLLECTION DE CONFÉRENCES SCIENTIFIQUES POPULAIRES

publiée à Berlin par les professeurs Virchow et von Holtzendorff[1]. Cette riche collection embrasse tous les domaines de la science et des lettres, mais proscrit de ses cadres les questions de parti politique et les sujets de controverse religieuse ou ecclésiastique. Les directeurs ont pour principe d'imprimer à leur œuvre un cachet de neutralité. L'intérêt dominant est l'intérêt scientifique : offrir à tout lecteur cultivé le moyen de se renseigner sur

[1] *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge.* — Les livraisons d'une année forment un volume. Chaque livraison se vend séparément. Quelques-unes sont accompagnées de cartes ou de planches.

l'état des questions et d'étendre ses connaissances générales ; ce qui naturellement n'exclut pas, chez les conférenciers, une assez grande diversité de points de vue. En fait d'illustrations scientifiques contemporaines qui ont apporté leur tribut à cette œuvre collective de vulgarisation, il suffira de citer les noms de *Grœfe* (la vue et l'organe de la vue), *Bluntschli* (diverses questions de droit public), *Haeckel* (naissance et généalogie de l'espèce humaine), *Brugsch* (origines et développement de l'écriture), *Virchow* (sujets divers de médecine et d'archéologie préhistorique), *O. Ribbeck* (Sophocle et ses tragédies), *Ferd. Justi* (une journée de la vie du roi Darius).

Une place relativement large est faite dans chaque série annuelle à des conférences sur des sujets concernant la religion ou la philosophie, principalement au point de vue historique. Voici celles qui par leurs auteurs ou leur contenu nous ont paru dignes d'être plus particulièrement signalées à l'attention de nos lecteurs : *Mythe et religion* (Steinthal) ; *Théorie de la superstition* (Otto Pfleiderer) ; — *Rôle de l'Egypte dans l'histoire de la religion et de la civilisation* (Nippold) ; *Confucius* (Martin Haug) ; *Phases de la vie religieuse dans l'antiquité hellénique* (Gravenhorst) ; *Religion et philosophie chez les Romains* (Ed. Zeller) ; *Mahomet* (Gœrgens)[1]. — *Le Déluge biblique et les autres traditions de l'antiquité* (Diestel) ; *le Temple de Jérusalem pendant le dernier siècle de son existence* (Spiess) ; *l'Etablissement du christianisme à Rome* (Holtzmann) ; *l'Etat et l'Eglise il y 800 ans* (C. Haupt) ; *Jean Hus et le synode de Constance* (Henke) ; *Portrait de Michel Servet* (H. Tollin)[2]. — *Aristote et sa théorie de l'Etat* (W. Oncken) ; *Kant comme naturaliste, philosophe et homme* (G. Herbst) ; *Arthur Schopenhauer* (J. Bona Meyer). — *La Philosophie et le relèvement national* (J. Huber) ; *Des choses permises en morale* (H. Wendt)[3] ; *Souvenir et mémoire* (F. Schultz).

[1] Voy. *Revue de théol. et de phil.* 1878, pag. 306.

[2] Traduit en français, par Mme Picherol-Dardier. Paris 1879.

[3] *Ueber das sittlich Erlaubte.* L'auteur rompt une lance en faveur de la catégorie, discréditée à tort selon lui, des choses dites indifférentes.

II

L'exemple donné par les deux professeurs de Berlin n'a pas tardé à trouver des imitateurs dans la Suisse allemande. Grâce à l'initiative d'un éditeur bâlois, et sous la direction de plusieurs savants de mérite, paraissent dès 1870 les

CONFÉRENCES PUBLIQUES FAITES EN SUISSE,

qui en sont aujourd'hui à leur VIe volume[1]. Pour l'intérêt et la valeur scientifique, cette collection ne le cède guère à sa sœur aînée. Inaugurée par une conférence du savant naturaliste de Neuchâtel, M. Desor, sur le Sahara, elle renferme des travaux faits de main de maître ; entre autres, une étude de l'éminent germaniste W. Wackernagel sur l'origine et les évolutions du langage, et une leçon de M. Jules Oppert sur les caractères fondamentaux de l'art assyrien, l'une et l'autre dans le premier volume. Les branches qui dominent sont les sciences naturelles, l'histoire littéraire et celle des beaux-arts. Les sujets rentrant directement dans le cadre des sciences religieuses et philosophiques sont à proportion moins fortement représentés que dans la grande collection allemande. Citons les conférences de M. Steiner sur *la poésie hébraïque*, de M. Wackernagel fils sur *les origines du brahmanisme*, de M. Haggenmacher sur *les mystères d'Eleusis ;* celles de M. de Chambrier sur *le rôle de la race phénicienne dans le monde ancien* et sur *les derniers Hohenstaufen et la papauté*, de M. Sal. Vögelin sur *les chrétiens dans leurs rapports avec les arts plastiques pendant les quatre premiers siècles*, de M. K. Meyer sur *les spectacles religieux au moyen âge*. On lira également avec intérêt et profit les études de M. Alaux sur *les variations de la morale dans l'histoire de l'humanité*, de M. Huguenin sur *les illusions des sens*, de M. L. Wille, profes-

[1] *Oeffentliche Vorträge gehalten in der Schweiz* und herausgegeben unter gefälliger Mitwirkung der Herren E. Desor, L. Hirzel, G. Kinkel, Albr. Müller und L. Rütimeyer. — Basel, Schweighauserische Verlagsbuchhandlung. — 12 cahiers forment un volume.

seur de psychiatrie, sur le *Werther de Gœthe et son temps* et sur *le spiritisme de notre époque*. Nous allions oublier la piquante anthologie publiée sous le titre : *le Dogme dans la science*, par le Dr Hotz-Osterwald.

III

De ces recueils purement scientifiques, neutres, du moins en principe, à l'égard des questions politiques et religieuses qui divisent aujourd'hui les esprits, passons à ceux qui s'occupent spécialement des questions du jour et qui s'en occupent d'un point de vue arrêté. Les deux collections dont nous allons parler ne se composent pas uniquement de *conférences* faites d'abord devant un auditoire, mais comprennent aussi des traités rédigés en vue de l'impression. Il en résulte qu'en thèse générale ces brochures dépassent du plus au moins le volume ordinaire d'une « conférence. » Publiés en Allemagne, en vue de lecteurs allemands, il est naturel que ces recueils s'attachent à discuter de préférence des sujets qui sont à l'ordre du jour dans les pays d'outre-Rhin et qui, dès lors, ne nous touchent qu'indirectement. Mais à côté de ces questions d'un intérêt essentiellement local, il en est, en assez grand nombre, qui sont d'une portée plus générale, qui, sous une forme ou une autre, se posent partout et préoccupent à juste titre tous les hommes qui réfléchissent, à quelque parti politique ou ecclésiastique, théologique ou philosophique qu'ils appartiennent.

De ces deux recueils de QUESTIONS DU TEMPS, le premier en date [1] sert d'organe à toutes les nuances du libéralisme ; en matière d'Eglise et de théologie, aux hommes qui se rattachent de près ou de loin à l'*Union protestante* et au catholicisme libéral. A la tête de cette œuvre nous retrouvons l'infatigable publiciste qui dirige avec M. Virchow la publication des *Conférences scien-*

[1] *Deutsche Zeit-und Streit-Fragen. Flugschriften zur Kenntniss der Gegenwart.* Berlin, Verlag von Carl Habel (Lüderitz'sche Verlagsbuchhandlung). Première année, 1872. Chaque série annuelle se compose de 16 cahiers.

tifiques, M. de Holtzendorff, professeur de droit[1]. Et son nom n'est pas le seul qui se rencontre dans l'une et dans l'autre de ces collections. Nous voyons également reparaître ceux de MM. Bluntschli, J. Huber, Nippold et d'autres encore.

Comme de raison, le mouvement vieux-catholique et le *Kulturkampf* ont fourni la matière d'un assez grand nombre de travaux, surtout pendant les premières années. Ces travaux comptent certainement parmi les plus importants de tout le recueil. Signalons seulement les études de M. von Schulte sur *les ordres catholiques* et sur *les peines ecclésiastiques*, celles de Huber de Munich sur l'*œuvre politico-ecclésiastique de l'ordre des jésuites*, de M. Nippold sur *l'origine, l'extension, les obstacles et les perspectives du mouvement vieux-catholique*, de M. de Holtzendorff sur *le célibat des prêtres*, celle enfin que M. Gareis, (l'auteur, avec son ancien collègue M. Zorn, d'un précieux ouvrage sur l'Etat et l'Eglise en Suisse, Zurich 1877-78) a consacrée aux *erreurs qui ont cours au sujet du Kulturkampf*. Le darwinisme, le matérialisme, le pessimisme ont fait tour à tour le sujet de dissertations plus ou moins étendues, parmi lesquelles nous avons particulièrement remarqué celle de M. Edmond Pfleiderer (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le théologien Otto Pfleiderer) sur *le moderne pessimisme*, et celle du pasteur Graue sur *darwinisme et moralité*, dirigée principalement contre l'ultra-darwinien Haeckel. — Mentionnons aussi les intéressantes révélations, dues à la plume intarissable de M. Nippold, sur la *renaissance en nos temps de la foi aux sorciers*, et les communications de M. Hönes sur *le mouvement réformateur du Brahmosomadsh dans l'Inde*.

Mais ce qui nous intéresse le plus ce sont ceux de ces opuscules qui abordent directement les questions religieuses et s'occupent de l'Eglise et de la théologie protestantes. *La vie de Jésus et l'Eglise de l'avenir*, tel est le titre de la première livraison du premier volume. Ce traité-programme est l'œuvre de l'éloquent tribun religieux de Zurich, l'apôtre sans peur sinon sans reproche du moderne « christianisme de Christ, » Henri Lang. C'est dire

[1] Il était secondé dans l'origine par M. Oncken, professeur d'histoire à Giessen.

qu'on y trouve exposées, avec autant de lucidité que de chaleur, les solutions les plus radicales de la critique, les conceptions et les aspirations du libéralisme le plus avancé. Le même point de vue religieux se retrouve, mais sous une autre forme, dans une étude publiée l'année suivante sous le titre : *la Religion au siècle de Darwin*. Ce second travail appartient à la dernière phase de l'œuvre de Lang, celle pendant laquelle il a fait front à gauche pour défendre les droits de la religion contre les négateurs du monde spirituel, et pour maintenir son monisme idéaliste en face du monisme matérialiste auquel avait abouti « l'apostasie » de Strauss. En effet, dans l'intervalle entre les deux écrits de Lang, avait paru le testament théologique du célèbre auteur de la Vie de Jésus, « l'Ancienne et la nouvelle foi. »

Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que tous les collaborateurs théologiques des *Zeit- und Streit-Fragen*, ni même que la majorité d'entre eux partagent les idées radicales du défunt pasteur de Zurich. A côté de Lang, voici M. Baumgarten, que des hérésies partielles ont fait destituer, il est vrai, de sa place de professeur dans la faculté luthérienne de Rostock, mais que ces hérésies n'empêchent pas d'être plus orthodoxe que bon nombre de ceux qui sont réputés tels. Entre autres contributions que ce théologien égaré dans les rangs des libéraux a fournies à notre collection s'en trouve une, intitulée *Anti-Kliefoth*, où il dénonce la papauté exercée dans le Mecklembourg par un de ses anciens collègues et juges. D'autre part, voici le professeur Grimm d'Iéna, le savant commentateur des livres apocryphes, qui ne craint pas de s'exposer à l'animadversion de tous les « hommes de progrès » en prenant la défense de la *version de Luther* et des principes archiconservateurs adoptés par la commission chargée de la reviser. Ce n'est pas non plus, croyons-nous, un homme à opinions extrêmes que M. Graue, l'auteur d'une étude sur une question qui n'a pas cessé d'être actuelle, celle du *nombre insuffisant des étudiants en théologie*. Il y a dans sa brochure de fort bonnes choses, et très vraies, sur l'importance plus grande que jamais de solides études théologiques, sur la nécessité d'élever le niveau des exigences plutôt que de l'abaisser. L'auteur n'a selon nous qu'un seul tort, c'est de vouloir chercher trop exclusivement dans un seul ordre

de faits la cause de la pénurie en question. Il faut, pense-t-il, l'attribuer en toute première ligne à la manière, trop peu scientifique à son gré, dont la théologie est enseignée dans la plupart des universités. Aucuns estiment qu'elle pourrait bien tenir, au contraire, à la nature trop peu « religieuse » de l'enseignement académique. L'une de ces explications n'est pas plus satisfaisante que l'autre. L'expérience, comme la réflexion, montre qu'un fait comme celui-là est le résultat d'un ensemble de circonstances assez complexes, tant matérielles que morales, dont l'esprit de parti, qu'il soit orthodoxe ou libéral, n'est guère propre à faciliter l'étude calme et complète.

Nous ne pouvons quitter ce recueil des « questions controversées de notre temps » sans consacrer quelques pages à une conférence, décidément radicale celle-là, qui a excité quelque rumeur et a même menacé d'amener une scission dans les rangs du libéralisme allemand. Dans l'une des livraisons de 1878, un théologien d'Iéna, M. Braasch, avait examiné cette question : *Une entente entre les différentes tendances au sein de l'Eglise évangélique protestante est-elle possible ?* Il avait conclu en disant que ce qui divise les protestants entre eux ce sont des divergences dogmatiques, et par conséquent secondaires, qui n'atteignent pas au centre même de la vie religieuse. Tous sont d'accord sur le fondement de la vérité chrétienne, lequel doit se chercher sur le terrain anthropologique, à savoir que l'homme, créé à l'image de Dieu, mais pécheur, est destiné à se renouveler pour devenir un enfant de Dieu, un homme spirituel, et que ce but ne peut se réaliser que par la voie intérieure et individuelle de la repentance, de la foi et de la sanctification. Sur cette base il est non seulement possible, dans la pratique, de s'entendre et de travailler de concert, mais c'est là pour tout protestant un devoir sacré. Ce n'est plus de l'union entre luthériens et réformés qu'il s'agit aujourd'hui, mais de l'union entre protestants orthodoxes et libéraux.

A cette voix irénique a répondu l'année dernière une voix beaucoup moins optimiste, en posant nettement cette autre question : *Qu'est-ce qui divise « les deux tendances » au sein de l'Eglise évangélique ?* Tout en désirant l'union et la paix, M. P.-W. Schmidt, professeur à Bâle, estime que la première

condition pour porter remède au mal dont souffre l'Eglise est de faire une diagnose plus exacte, plus approfondie de la crise aiguë qu'elle traverse. Selon lui, « ce qui nous divise, » ce ne sont pas tant des divergences scientifiques, ce sont bien, en dernière analyse, des différences religieuses. Ce qui est en jeu dans la lutte entre les deux tendances, ce n'est ni le principe matériel de la justification par la foi (les libéraux ne prétendent pas être sauvés par les œuvres de la loi), ni le principe formel de l'autorité de l'Ecriture (les orthodoxes parlent couramment de la Bible comme d'un recueil de documents historiques, par conséquent sujets à la critique). Ce n'est pas non plus tel ou tel dogme confessionnel, pas même la christologie. Qu'est-ce donc, en réalité, qui distingue les uns des autres? C'est, d'une part, la relation personnelle, religieuse, avec le fondateur de la religion chrétienne; d'autre part, la manière pratique de se comporter à l'égard de la manifestation la plus élémentaire de toute piété, la prière.

« Les libéraux, dit M. Schmidt, pour autant qu'ils se comprennent eux-mêmes, sont des unitaires. Jésus-Christ, pour eux, est l'homme qui nous a apporté le vrai Dieu et le vrai culte, et qui les a peints à nos yeux par sa vie, son enseignement, sa mort. Toutes les fois que, dans leur méditation ou leur activité religieuses, les libéraux pensent à Jésus, il leur apparaît uniquement comme le moniteur (*der Mahner*) qui les adresse à Dieu lui-même avec leurs actions de grâces, avec leurs plaintes et la confession de leurs fautes. Les autres sont tous en quelque manière christolâtres. Dans tout acte de leur vie religieuse intervient en quelque façon l'Homme-Dieu, qui prétend avoir droit à leur adoration, ne fût-ce qu'à une adoration du second degré. » Et puis, « les *croyants* prient beaucoup, souvent longtemps, et généralement avec une ferme confiance; » ils « demandent sans cesse que Dieu fasse pour eux des miracles. » Les autres « prient peu, font des prières courtes, très courtes, souvent avec peu de force et de profit, ce qui du reste, dit-on, arrive aussi aux croyants; » ils n'oublient jamais « qu'ils ne doivent demander en dernière instance que des bien spirituels, » aussi s'attendent-ils à Dieu en silence, et « ne laissent échapper çà et là de leurs lèvres des paroles brûlantes que lorsqu'elles leur sont arrachées par de puissantes dispen-

sations. » Reste à savoir, ajoute M. Schmidt, de quel côté il y a, quant au principe, le plus de christianisme authentique et primitif. Malgré la gravité et la profondeur du conflit, il ne désespère pas d'ailleurs de la possibilité d'un rapprochement. Ce qui s'est passé dans les premières communautés chrétiennes lui en est un gage. Mais cette entente, il est douteux que notre génération la voie se réaliser.

Ces pages, remarquables par leur franchise, sont assaisonnées d'un sel mordant et, par la virtuosité de parole ou de plume qui s'y déploie, trahissent l'ancien journaliste militant. En effet, avant d'occuper à Bâle une chaire de professeur, M. Schmidt rédigeait la *Gazette ecclésiastique protestante*, l'organe berlinois du protestantisme libéral. On vient de voir qu'à ses yeux il n'existe au sein de l'Eglise évangélique protestante que deux tendances. Le bruit qui s'est fait autour de sa brochure, les protestations énergiques, et sans doute fort inattendues pour lui, qu'elle a provoquées de la part de quelques membres influents de l'Union protestante, auront pu lui apprendre que son propre camp abrite pour le moins deux *tendances* bien distinctes. Son principal adversaire s'est rencontré dans la personne de M. O. Pfleiderer, professeur à Berlin, l'un des représentants les plus éminents de la théologie spéculative. La polémique qui s'est engagée entre ces champions du christianisme « progressif » est du plus haut intérêt. Nous renvoyons les lecteurs désireux d'en prendre connaissance à la Gazette ecclésiastique tout à l'heure mentionnée[1]. Qu'il nous suffise ici de caractériser par une ou deux citations le point de vue divergent de M. Pfleiderer.

Si, dit-il, M. Schmidt avait raison, si l'adoration de Christ était

[1] Voyez année 1880, N° 20 : *La théologie moderne et l'adoration de Christ dans l'Eglise*, par O. Pfleiderer. — N° 22 : réponse de M. Schmidt sous forme de *lettre* adressée à son contradicteur. — N° 25 : *Les libéraux, dans notre Eglise, sont-ils unitaires?* par H. Ziegler à Liegnitz. — N° 26 : lettre à l'éditeur par P. W. Schmidt. — N° 28 : àpropos du jubilé du docteur Hase, à Iéna, M. Pfleiderer décrit les caractères distinctifs de l'école théologique d'Iéna (*der eigenthümliche Character der Jenenser Theologie*) ce qui lui fournit l'occasion de revenir sur le radicalisme unitaire du protesseur Schmidt. — N° 33 : déclaration finale de M. Schmidt, sous ce titre : *Also wiederum eine „gänzliche Scheidung?"*

le principal critère servant à distinguer orthodoxes et libéraux, comment échapper à la conséquence que plusieurs ont déjà tirée de là, à savoir que deux *tendances* si diamétralement opposées sur un point aussi capital constituent en réalité deux *religions* différentes ? Il faudrait bien alors que les *modernes* se résignassent tôt ou tard à former une secte *unitaire*, à l'instar de celles qui existent déjà en Angleterre et en Amérique. Mais au risque de n'être plus compté au nombre des libéraux « qui s'entendent eux-mêmes, » je conteste que la différence sur ce point soit aussi profonde qu'on veut bien le dire... « Il n'y aurait réellement motif de se séparer des orthodoxes que si l'Eglise faisait de l'homme Jésus, de son individualité historique, terrestre, l'objet de son adoration. Mais c'est là précisément ce qu'elle ne fait pas. Ce qu'elle adore, ce n'est justement pas la *chair*, c'est le *logos* incarné en Jésus, c'est la révélation de Dieu dans l'homme, c'est le divin dans sa manifestation théanthropique. Or, nous aussi, nous reconnaissons dans cette apparition de l'esprit théanthropique en Christ à la fois la pleine réalisation de l'humanité et la pleine révélation de la divinité. Pourquoi dès lors cette personnalité théanthropique du fondateur de l'Eglise ne serait-elle pas pour nous la représentation, humainement bornée sans doute, mais après tout la plus adéquate de Dieu lui-même ? (Jean XIV, 9). Et s'il en est ainsi, comment nous formaliserions-nous de l'adoration qui est rendue à Christ dans le culte ? » .. — Mais l'adoration unitaire de Dieu n'est-elle pas cependant la forme la plus pure, la plus élevée du culte chrétien ? — « L'unitarisme, loin d'être un progrès, nous ferait reculer de quinze siècles. La *forme* trinitaire du dogme chrétien de Dieu est insuffisante, soit ; mais la laisser purement et simplement tomber pour l'échanger contre le monothéisme abstrait du judaïsme, nous n'en avons pas le droit... La *conception* trinitaire de Dieu est le symbole, est l'expression abrégée de la plus sublime idée chrétienne, à savoir que l'ancienne antithèse juive de Dieu et de l'homme, qui fait de l'homme un esclave, est abolie, et que dans la réconciliation de la divinité et de l'humanité, dans l'unité théanthropique, l'humain est élevé à la dignité du divin. Et c'est là qu'il faut chercher la cause dernière et profonde de ce fait significatif, et qu'on ne saurait considérer avec assez d'attention, que dans

tous les temps et dans toutes les confessions (les seuls sociniens exceptés) de beaucoup le plus grand nombre de chrétiens adressent leurs prières bien moins au Père, au Dieu de l'inaccessible et inreprésentable transcendance, qu'à l'Homme-Dieu sauveur. »

Et ailleurs : « Quand l'orthodoxie semble considérer le travail théologique des premiers siècles comme absolument achevé et imperfectible et qu'elle veut nous river à jamais aux formules des anciens conciles, nous lui reprochons — et avec raison — de manquer de sens historique et de rendre au principe d'autorité un culte antiprotestant. Mais qu'est-il, ce défaut orthodoxe de sens historique, sinon une paille, auprès de la poutre du procédé antihistorique de ce libéralisme, ou plutôt radicalisme, qui biffe d'un trait de plume, comme une longue et triste erreur, toute la théologie dix-huit fois séculaire de l'Eglise ? qui élève en faveur de la théologie critique moderne la prétention exorbitante d'« avoir rendu enfin à l'Eglise son Jésus, qu'elle n'avait à vrai dire encore jamais contemplé ? » Cette parole récemment formulée par M. le professeur Schmidt[1] a le mérite de marquer nettement le point où nos voies se séparent entièrement. La voie qu'il suit n'est pas la mienne, et je puis bien ajouter que ce n'est pas davantage celle de mes amis d'Iéna. Jamais il n'est venu à l'esprit d'un théologien de cette école de prétendre qu'il s'agisse, au moyen de la critique historique, de découvrir à l'Eglise son Christ et la vertu salutaire qui émane de lui, comme un trésor qui serait resté enfoui depuis les temps apostoliques. Jamais, de ce côté-là, on n'a eu la prétention de rendre à l'Eglise, comme une conquête de la science la plus moderne, Celui qu'elle n'aurait en réalité jamais connu auparavant !.. Le radicalisme dogmatique qui rejette le Christ de la foi, le Seigneur qui est esprit et liberté, pour le remplacer par le Jésus de l'histoire, c'est-à-dire par le résultat péniblement acquis de recherches savantes et toujours plus ou moins problématiques, ce radicalisme tourne par là même à l'extrême opposé de la spiritualité et de la liberté protestantes : il tend à placer les fidèles sous la plus illibérale des tutelles, il aboutit à la dépendance d'une tradition extérieure et d'une autorité humaine. »

[1] Dans sa réplique au premier article de M. Pfleiderer, *Protestantische Kirchenzeitung*, N° 22.

Opposant à ce radicalisme la théologie libérale dont le vénérable historien et dogmaticien d'Iéna, Karl Hase, est un des vétérans, M. Pfleiderer la caractérise comme suit. Elle est *protestante*, et c'est pourquoi elle proteste contre le subjectivisme qui croit pouvoir rompre avec tout le passé historique, mettre à la rame ce qu'il nous a légué en fait de travaux de l'esprit, et prétend nous donner en échange de toute la théologie que l'Eglise a produite jusqu'à ce jour les découvertes de la plus récente critique des évangiles. Elle est *libérale*, mais le vrai libéralisme est inséparable pour elle du respect des convictions d'autrui, de la piété envers la tradition et la coutume de l'Eglise, des égards dus aux sentiments et à la manière de voir propres à d'autres tendances religieuses et ecclésiastiques. Elle a le *sens pratique*, c'est-à-dire qu'elle aspire, avec tout son travail scientifique, à servir l'Eglise, à développer dans son sein la connaissance de la vérité, à procurer sa véritable « édification » et sa paix. Il est vrai qu'elle n'entend pas être pratique en ce sens qu'à chaque pas qu'elle fait elle se laisserait déterminer par des considérations d'opportunité ecclésiastique, par le désir de capter la faveur des autorités ou celle des partis. Par-dessus tout, elle n'a jamais été disposée à rendre la science captive du dilettantisme théologique des laïques et de ceux qui, à un moment donné, leur servent de meneurs.... « C'est bien assez que les majorités qui règnent aujourd'hui dans les synodes veuillent assujettir la science théologique à leur dictature. Les libéraux devraient se garder avec d'autant plus de soin de tomber dans le même travers, de prétendre que la théologie tienne compte des opinions du jour et des mots d'ordre d'une majorité et s'abaisse à servir de docile instrument à des intérêts de parti. »

IV

L'autre collection de QUESTIONS ACTUELLES[1], commencée en 1876, s'est publiée jusqu'à ces derniers temps sous la direction

[1] *Zeitfragen des christlichen Volkslebens*. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger. Les quatre premiers volumes se composent de 6 cahiers; à partir du Ve (1880) le nombre des cahiers est porté à 8. Prix du volume 5 marcs. Les cahiers se vendent aussi à part, au prix moyen de 1 marc.

de MM. Mühlhäusser, pasteur et conseiller ecclésiastique dans le grand-duché de Bade, et Geffcken, professeur à Strasbourg. Le premier étant mort récemment, et le second ayant dû se retirer pour raisons de santé, la direction vient de passer entre les mains du baron Ungern-Sternberg à Dresde, et du pasteur G. Schlosser à Francfort s/M. Elucider les *questions intéressant la vie nationale* en les envisageant du *point de vue chrétien*, voilà le but de cette publication. La tendance qu'elle représente est celle du conservatisme dans l'Eglise et dans l'Etat, mais d'un conservatisme qui n'a rien d'étroit ni de réactionnaire. Il s'agit essentiellement, dans la pensée de ceux qui sont à la tête de l'entreprise, de combattre le matérialisme, de revendiquer les droits du spiritualisme chrétien, de faire valoir les principes du christianisme positif soit dans le domaine de la vie et des connaissances religieuses soit dans celui des questions sociales et politiques. Ce sont des traités, si l'on veut, traités d'un nouveau genre, à l'usage des hommes cultivés, et qui, pour avoir un caractère plus ou moins apologétique, ne sont rien moins qu'à dédaigner. La plupart, il est aisé de s'en convaincre, sont le fruit d'un travail considérable et reposent sur des études de première main.

Nous ne pouvons pas songer à donner une table complète des matières traitées, pas même de celles qui sont de notre ressort. Bornons-nous à citer les titres de quelques livraisons des premiers volumes, pour nous arrêter un peu plus longtemps à quelques-uns des cahiers parus en dernier lieu. Dans le premier volume : *Le christianisme et la presse*, par M. Mühlhäusser ; — *L'origine du monde et les lois de la nature*, par le professeur Pfaff d'Erlangen ; — *Quatre années de Culturkampf*, par le Dr Ferd. Schröder. — Dans le volume II : *Les origines du genre humain*, par le professeur Ebrard, à Erlangen ; — *L'Etat et le dimanche*, par M. Rieger. — Dans le volume III : *La crédibilité de l'histoire évangélique*, par M. le professeur F. Godet de Neuchâtel ; — *La téléologie dans la nature*, par M. H. Werner ; — *Le darwinisme un signe des temps*, par M. Alb. Wigand, professeur de botanique, à Marbourg[1]. — Dans le volume IV : *Mythe et Evangile*, par

[1] Il a été rendu compte de cet ouvrage de l'éminent naturaliste dans la *Revue de théolog. et phil.* de novembre 1879.

le Dr Otto Frick. — Des huit livraisons formant le volume V (1880), il en est quatre qui traitent des sujets d'un intérêt théologique ou philosophique : *Y a-t-il une âme?* par M. H. Werner ;— *Idéalisme et christianisme*, par le Dr H.-F. Müller ; — *La musique et son influence sur la vie chrétienne de la nation,* par le Dr H.-Ad. Köstlin ; — *Les fouilles assyriennes et l'Ancien Testament,* par M. Buddensieg à Dresde.

Cette dernière brochure (de 76 pages) mérite une mention spéciale. Le sujet qu'elle traite rentre bien dans la catégorie des questions *actuelles*, puisqu'il en ressort entre autres ce fait que « la Bible, grâce aux explorations scientifiques de notre temps, est sur le point de trouver à l'appui de sa crédibilité une preuve nouvelle, venant s'ajouter à la vieille preuve interne et religieuse, savoir la preuve historique. » M. Buddensieg a fort bien résumé les résultats actuels de l'assyriologie pour autant qu'ils concernent l'Ancien Testament, spécialement les premiers chapitres de la Genèse et certaines parties de l'histoire des rois israélites. Un témoignage en somme très favorable a été rendu à ce travail par l'un des hommes les plus compétents en cette matière, M. Schrader, le père des études assyriologiques en Allemagne[1]. Ce qui nous paraît tout particulièrement digne d'être relevé, ce sont les remarques générales de l'auteur sur la valeur « apologétique » des trouvailles faites dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre. « Si nous nous apprêtons à examiner les résultats de l'assyriologie , ce n'est pas, dit-il, avec la pensée que les pierres de Ninive auraient de la valeur pour la vérité de la Bible en tant qu'elle est le document de la révélation, et que l'accord éventuel des monuments assyriens avec les documents hébreux servirait à garantir la vérité biblique ou à raffermir la foi ébranlée. Ce serait commettre une confusion funeste entre la vérité historique , scientifique , et la vérité religieuse. Si nous croyons à la Bible, c'est à cause des œuvres révélatrices de Dieu auxquelles elle rend témoignage, et non à cause des termes dans lesquels, de la forme sous laquelle ces faits divins s'y trouvent fixés par l'écriture. La Bible n'est pas un *compendium* d'histoire dont la valeur testimoniale aurait à gagner quelque chose aux dépositions de témoins venus du dehors. Elle est la source et

[1] *Theologische Literaturzeitung* de M. Schürer, 1880, col. 53.

la norme de notre vie religieuse, et la démonstration de sa valeur comme parole de Dieu, elle la porte en elle-même. C'est dire que vouloir exploiter les concordances entre les monuments assyriens et les textes bibliques dans des vues apologétiques, est une entreprise qui ne saurait se justifier. Nous ne voulons pas dire par là que, pour être subordonné et indirect, l'intérêt que ces fouilles peuvent présenter au point de vue religieux doive laisser le chrétien indifférent. Le chrétien qui participe à la culture de son époque, qui suit d'un œil sympathique le progrès des travaux de la science, ne peut que se réjouir lorsqu'il est constaté que la forme humaine, sous laquelle ont été fixés les faits et les idées dont la substance religieuse est le fondement de ses espérances dans la vie et dans la mort, que cette forme historique peut affronter sans crainte le tribunal de la science. » — Ce ne sont pas là, assurément, des vérités nouvelles. Mais on est heureux de les voir proclamées dans une « œuvre de propagande » qui vise à consolider dans le public cultivé le christianisme positif et les « convictions conservatrices. »

Parmi les livraisons publiées cette année-ci, et qui formeront le VIe volume, nous appelons d'abord l'attention sur deux opuscules fort remarquables en leur genre, de M. Fr. Reiff. Naguère professeur de théologie à l'école des missions de Bâle, il s'est déjà fait avantageusement connaître, il y aura tantôt dix ans, par un essai de « Dogmatique chrétienne pour servir de base à une conception chrétienne du monde. » La première de ces études est intitulée : *Le mal, le côté sombre dans la vie de l'humanité*[1]. Elle traite, en quatre sections, du mal comme « question actuelle, » de la nature du mal, de l'histoire de ce sombre phénomène (1° le péché contre Dieu ou le mal dans l'économie du Père; 2° le mal comme péché contre Christ; 3° le péché contre le Saint-Esprit), enfin du mal dans ses rapports avec le gouvernement divin du monde. Dans la seconde, M. Reiff examine cette question : *Le monde a-t-il un but*, une cause finale[2] ? Il étudie successivement les points suivants : l'intérêt de cette question, la notion de but et l'idée d'un but du monde, la négation d'un tel

[1] *Das Böse, die Nachtseite im Leben der Menschheit*, 53 pages.
[2] *Gibt es einen Weltzweck?* 48 pages.

but (conceptions mécanique et pessimiste du monde), les conséquences de cette négation (au point de vue de la nature et de l'histoire), ce qui parle en faveur d'une cause finale (dans le monde physique et dans le monde moral), le but du monde d'après la révélation (idée du règne de Dieu), ce que présuppose ce but et, d'autre part, les conséquences pratiques qui en découlent. Ces pages offrent une lecture également attrayante pour la forme et instructive pour le fond. L'auteur s'y montre non moins familiarisé avec les travaux des sciences physiques et naturelles et les doctrines philosophiques du jour qu'avec les enseignements de l'Ecriture sainement interprétée.

Mentionnons sans nous y arrêter le travail de M. Mühlhäusser (sa dernière œuvre, sans doute) sur *l'avenir de l'humanité*, et les renseignements fournis par M. Herm. Dalton, pasteur réformé allemand de Saint-Pétersbourg, sur *les courants* (Strömungen) *évangéliques dans l'Eglise russe du temps présent*, et disons deux mots, avant d'en finir avec ce recueil, d'une étude sur Lessing.

Le 15 février de cette année, l'Allemagne a célébré le centième anniversaire de la mort de l'illustre critique. D'innombrables discours, conférences, articles de journaux et de revues ont rappelé, à cette occasion, au peuple allemand ses obligations envers ce grand remueur d'idées, l'un des pères de sa vie intellectuelle, l'un des prophètes et des apôtres de l'esprit moderne. Les « Zeitfragen » de la vie nationale *chrétienne* ne pouvaient manquer de contribuer pour leur part, et à leur manière, à la solennisation de ce jubilé. Elles se sont acquittées de ce devoir en faisant paraître une étude du Dr H.-F. Müller sur *Lessing et son christianisme*[1]. Il est difficile, encore aujourd'hui, de porter sur ce grand et libre génie un jugement où n'entre aucune prévention, aucune influence de l'esprit de parti. L'auteur du travail que nous signalons s'est efforcé de rendre toute justice à son héros. A la place du Lessing plus ou moins légendaire qu'on nous a trop souvent présenté, pour les besoins ou pour la plus grande gloire de telle

[1] *Gotthold Ephraim Lessing und seine Stellung zum Christenthum.* Ein Gedenkblatt zu seinem hundertjährigen Todestage. 80 pages.

ou telle cause, il a voulu nous montrer le Lessing historique. Il nous fait assister en quelque sorte au développement de ses idées religieuses et philosophiques à partir de ses années de collège. Autant que possible, il le fait parler lui-même, et en replaçant telle production de sa plume dans son cadre historique, en mettant telle parole devenue classique en connexion avec les circonstances qui l'ont inspirée, il leur rend leur véritable signification et en fait mieux comprendre la portée. « Le nimbe dont une aveugle vénération se plaît à entourer sa tête sied mal à un homme comme lui. C'est à la lumière de l'histoire qu'il apparaît le plus grand. » Peut-être M. Müller eût-il pu insister plus qu'il n'a fait sur les signalés services que Lessing a rendus à la théologie en y faisant pénétrer l'air et le jour, en posant nettement les questions, en dévoilant sans pitié les illusions d'une apologétique qui mettait la lettre de la Bible à la torture tout en l'idolâtrant, en nous léguant enfin l'exemple d'un amour à la fois humble et héroïque de la vérité, d'un amour qui ne croit jamais *posséder* son objet assez complètement pour se dipenser un seul jour de le *rechercher* [2]. N'oublions pas, toutefois, que le travail de M. Muller ne s'adresse pas à un public de théologiens, et que c'est essentiellement la religion personnelle de Lessing qu'il s'est appliqué à mettre en lumière. Sous ce dernier rapport, nous ne pensons pas qu'il se soit écarté de la vérité en résumant les conclusions de son examen comme suit :

« Nathan-Lessing doit à la religion de ses pères beaucoup plus qu'il ne veut bien se l'avouer. Tous ceux-là ne sont pas affranchis qui se moquent de leurs chaînes. Ce n'est pas sans raison que Gœthe parle quelque part d' « hypocrites à l'envers. »

» Mais nous n'avons aucun intérêt à prêter à Lessing un christianisme inconscient, et il ne nous appartient pas de scruter jusqu'à quel point il a retenu la religion de ses pères dans son cœur. Il est oiseux, également, de se demander si cet infatigable chercheur ne serait pas arrivé à d'autres résultats encore, s'il eût vécu plus longtemps. Nous croyons avoir démontré par

[2] M. le professeur Beyschlag, de Halle, a consacré à ce sujet une belle page de ses *Deutsch-evangelische Blätter*, mars 1881.

ses écrits que dans le christianisme positif et historique, c'est-à-dire dans le christianisme en tant que religion de la rédemption, il n'a pas su reconnaître la vérité religieuse accomplie, la religion qui n'a pas besoin et n'est pas susceptible de se perfectionner. Ses conceptions métaphysiques et morales, les idées fondamentales qu'il se faisait de la nature divine l'en empêchaient. Son idéal, c'était une ère de perfection où le christianisme serait dépassé à son tour, comme l'est déjà maintenant le judaïsme. Cette ère idéale se trouve préfigurée et poétiquement réalisée dans *Nathan le sage*. Ce qu'il rêve, c'est l'union « d'esprits sympathisant ensemble » et n'obéissant qu'à la seule raison et à la loi morale écrite dans leur propre cœur. Plus cette société grandit, plus le christianisme, comme toute religion positive, perd de terrain. Lessing a dit assez clairement à qui veut l'entendre que pour sa personne il ne confessait pas Jésus-Christ le Rédempteur et le Sauveur du monde au même sens que l'Ecriture Sainte. Pour couper court, en cas de maladie prolongée, à toute intervention pastorale, à toute tentative de conversion, il avait, raconte-t-on, le projet de déclarer par-devant notaire et témoins qu'il ne mourait dans aucune des religions révélées. Nous n'avons ni à regretter la chose ni à la colorer, mais simplement à la constater et à nous en rendre compte. Laissons-le, cet homme, à son poste, « debout sur sa colline à l'entrée du village, » dans sa grandeur solitaire un homme complet en son genre. Tel que Rietschel, de sa main de maître, lui a fait prendre corps dans sa statue d'airain, sachons le contempler, ce grand penseur : franc et sincère, prêt au combat, aimant la clarté et la vérité, simple et et fort. Puisse la postérité reconnaissante lire ses œuvres et les comprendre plus encore que les vanter et les admirer ! »

V

Il nous reste à parler d'un dernier recueil de brochures publié, depuis 1879, chez Carl Winter à Heidelberg, sous la direction de MM. W. Frommel, professeur à Heidelberg, et Fr. Pfaff, professeur à Erlangen. Il porte simplement le titre de

Recueil de conférences[1].

Cette entreprise poursuit le même but que celle dont nous venons de parler, mais au lieu d'admettre des dissertations en règle, des traités d'une certaine étendue, elle en revient à la forme plus populaire des conférences *proprement dites*. Elle fait ainsi concurrence aux conférences scientifiques de MM. Virchow et Holtzendorff. Tandis que ceux-ci font profession de neutralité en matière de religion, MM. Frommel et Pfaff se placent, eux et leur publication, au point de vue chrétien. Ils appliquent d'ailleurs ce principe avec une grande largeur, n'excluant de leur collection que « ce qui ne saurait se concilier avec ce point de vue. » Aussi ne faut-il pas s'étonner d'y rencontrer telle conférence littéraire ayant pour auteur un Israélite, ni de voir les droits de la critique biblique reconnus et pratiqués par l'un ou l'autre des conférenciers.

Le *Recueil de conférences* en est à sa troisième année et à son cinquième volume. Les sujets, fort variés et la plupart d'un intérêt aussi actuel que général, sont traités par des hommes d'une compétence reconnue. En voici un choix que nous groupons par ordre de matières : Pfaff : *Force et matière ;* von Hanstein, prof. à Bonn : *Le protoplasma comme véhicule des fonctions de la vie végétale et animale* (trois conférences) ; Pfaff : *Influence du darwinisme sur la vie politique ;* Zöckler, à Greifswald : *Le grand-père de Darwin comme médecin, poète et philosophe.* — Schaarschmidt, à Bonn : *L'athéisme ;* le même : *La valeur de la vie.* — Cornill, privat-docent à Marbourg : *Jérémie et son temps ;* Ebrard, à Erlangen : *La crédibilité de l'histoire de Jésus et l'âge des écrits du Nouveau Testament.* — K. Schmidt, à Erlangen : *Les commencements du christianisme dans la ville de Rome ;* Th. Zahn, prof. à Erlangen : *Esclavage et christianisme dans le monde ancien ;* K. Hackenschmidt, pasteur à Jägerthal (Alsace) : *L'évêque de Rome au IVe siècle ;* M. Rieger, à Darmstadt : *Les amis de Dieu au moyen-âge ;*

[1] *Sammlung von Vorträgen.* Herausgegeben von W. Frommel und Friedrich Pfaff. Petit oct. 10 cahiers forment un volume du prix de 4 marcs. Les cahiers isolés se payent de 60 à 80 pfennings.

Paul Tschackert, prof. à Halle : *Les papes de la Renaissance ;* Ebrard : *Tableaux de la guerre des Cévennes.* — H. Geffcken, à. Strasbourg : *L'Etat et l'Eglise d'après les vues des réformateurs* — Schöberlein, à Göttingue : *La musique dans le culte de l'Eglise évangélique ;* W. Frommel : *Le christianisme et les arts plastiques ;* A. Hauck, prof. à Erlangen : *L'origine du type de Christ dans l'art occidental.* — M. Rieger : *Dante, sa vie et sa Divine Comédie ;* le même : *Le Faust de Gœthe au point de vue religieux.*

« Mon fils, dit l'Ecclésiaste, sois sur tes gardes : il se fait des livres à n'en pas finir et trop d'étude fatigue le corps, » ce qui peut se paraphraser comme suit : si l'on voulait lire tout ce qui se publie, jamais on n'en viendrait à bout et l'on se casserait la tête sans qu'il en résulte un profit réel. Nous avons entendu appliquer ce garde à vous tout spécialement à cette littérature des conférences pour le grand public. Et l'on y ajoutait l'adage latin : *Non multa sed multum.* Qu'une pareille critique ne soit pas sans fondement, qui voudrait le contester ? Il est possible qu'il y ait dans le besoin que ce genre de publications est destiné à satisfaire quelque chose de plus ou moins factice. Il est possible que la mode d'une part, une certaine paresse d'esprit de l'autre contribuent à leur succès. Le besoin n'en existe pas moins et, après tout, cela est fort heureux. Il est bon que la science ne s'enferme pas dans son ésotérisme et sache se mettre en communication avec la partie intelligente du public. Il est bon que le public qui a quitté les bancs de l'école soit tenu au courant des découvertes modernes, qu'il apprenne à s'intéresser à la marche, non moins qu'aux résultats des recherches scientifiques, que les questions du jour soient traitées devant lui à un point de vue plus élevé et par des hommes plus spéciaux, plus compétents que ce ne peut être généralement le cas dans la presse quotidienne. Aussi ne pouvons-nous qu'admirer l'application large et féconde qui s'est faite en Allemagne du principe de l'association à cette œuvre de vulgarisation, et les beaux résultats qu'on a déjà obtenus. Ce qui est tout particulièrement réjouissant, c'est de voir qu'à la campagne contre l'ignorance et la routine n'a pas tardé à se joindre une croisade contre l'indifférence et contre l'incrédulité qui trop sou-

vent ose s'affubler du manteau de la science. Comment ne pas féliciter le public de langue allemande d'avoir à sa disposition de pareils moyens d'instruction, et qui plus est, de savoir en profiter? V. R.

FAITS DIVERS

Programme de la société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne de l'année 1881.

Les directeurs, dans le programme de l'année précédente, avaient invité les auteurs de deux mémoires à leur permettre d'ouvrir le bulletin cacheté, afin de pouvoir passer au couronnement partiel de leurs travaux. On s'est rendu à cette invitation et il s'est trouvé que l'auteur du mémoire sur l'*islamisme* (épigraphe : wo das Aas ist, u. s. w. Luc XVII, 37) est Carl Nathanael Pischon, Superintendent und Oberpfarrer in Treuenbrietzen (Preussen) et celui de l'*Etude chrétienne du mariage* (épigraphe : ἔσονται οἱ δύο εἰς σάρκα μίαν (Math. XIX) est G. M. Wilhelm Glock, Stadtvikar in Baden-Baden.

Dans sa session du 12 septembre 1881 et jours suivants, le comité directeur s'est livré à l'appréciation de *dix* mémoires, servant de réponse à deux d'entre les questions mises au concours en 1879.

I

Cinq mémoires se rapportent à la question :

Dans quelle mesure l'histoire comparée des religions, telle qu'elle se cultive de nos jours, contribue-t-elle à la connaissance et à l'appréciation du christianisme?

Le premier, en allemand, avec l'épigraphe : *le sanctuaire de la vérité est inviolable* (Calkoen) a été mis de côté sans examen pour des raisons que l'auteur n'aura pas de peine à comprendre.

Le second en hollandais (épigraphe : *Jedem Volke ist der Glaube an seine Götter der Führer zu Christo,* Hase), tout en annonçant de la sympathie pour le sujet et une application louable, ne laissait pas d'être tout à fait insuffisant. La première partie, traitant de l'histoire et de la méthode de la science religieuse comparative, restait à peu près à côté de la question et manquait d'ailleurs d'indépendance. La